NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 2 1935

Les monastères du Wadi 'N Natroun (1)

Ch. MARTIN

p. 113 - 134

https://www.nrt.be/en/articles/les-monasteres-du-wadi-n-natroun-1-3520

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES MONASTÈRES

DU WADI 'N NATROUN

Les vieux moines d'Égypte se métamorphosent aisément dans l'imagination de nos contemporains en personnages de légende ou d'épopée. Le fait est dû, pour une part du moins, aux traditions plus ou moins historiques par lesquelles surtout leur mémoire s'est transmise. Qui n'a lu, ne fût-ce que par extraits choisis, l'une ou l'autre de ces *Vies* innombrables des Pères du désert, où la piété monastique a grandi en les immortalisant les luttes victorieuses soutenues par les « athlètes » du Christ ? Le visage émacié, la chevelure broussailleuse, la barbe hirsute et pendante, le dos voûté, la démarche branlante à l'appui d'un bâton noueux, la mélote ou peau de chèvre négligemment jetée sur une nudité dédaigneuse des conventions civilisées, mais le regard fixé dans l'incertain du ciel et perdu dans la contemplation des choses divines, tous ces traits du solitaire, esquissés par les anciens récits, médités par la foi, projetés sur les toiles, avec une piété tantôt naïve, tantôt raffinée, par les maîtres les plus célèbres, se sont gravés dans l'imagination populaire chrétienne pour y constituer par leur ensemble *le* portrait, idéal et surhumain, de l'ascète égyptien.

Si belle que soit la légende, la reconstitution de l'histoire « simple et véridique » ne doit pas manquer cependant de retenir aussi l'attention du public cultivé. Même en se révélant à nous

sous un aspect plus humain, plus « nôtre » les vieux solitaires ne risquent pas de voir se dissiper la sympathie et le respect que la sainteté et l'austérité de leur vie leur ont mérités. La réalité telle qu'ils l'ont façonnée suffit à elle seule pour forcer l'admiration. Et leur portrait, pour se trouver tracé par l'historien avec des couleurs plus sobres et en traits plus nuancés, plus conformes aussi au vrai, n'en apparaît à l'œil du critique que plus délicatement tracé sans rien perdre de la naturelle beauté de l'original.

Bien des essais de reconstitution historique soit particuliers soit généraux des monastères ou du monachisme égyptien ont été tentés jusqu'à présent (1). Aucun toutefois n'atteint, à notre connaissance, en exactitude et précision de description, en vivacité de couleurs, en étendue d'information, la monumentale étude dont nous présentons aujourd'hui au lecteur les lignes et conclusions les plus générales.

C'est au Département égyptologique du *Metropolitan Museum of Art* de New York qu'est due cette œuvre qui honore grandement à la fois et l'Institut qui a présidé à son exécution et les collaborateurs qui lui ont apporté leur concours.

En 1916 déjà, la Direction du Département égyptologique, projetant l'édition d'une série précieuse de photographies, plans, levés, sections et autres dessins divers faits en 1909-1911 par W. J. Palmer Jones au cours d'un séjour de plusieurs semaines aux monastères de la vallée de Nitrie en Égypte, avait fait appel à un savant de talent, Hughe G. Evelyn White, pour fournir à l'illustration son commentaire historique, archéologique et artistique. Ce plan initial assez modeste, prit vite une extension

(1) La bibliographie du sujet est extrêmement abondante et nous ne pouvons pas songer ici à la reproduire même quant à l'essentiel. On pourra trouver une orientation générale sur le monachisme égyptien soit dans MACKEAN, W., *Christian Monasticism in Egypt to the Close of the fourth Century*, Londres, 1920; à compléter par VAN CAUWENBERGH, P., *Étude sur les moines d'Égypte depuis le Concile de Chalcédoine (451) jusqu'à l'invasion arabe*, Louvain, 1914, soit encore dans HEIMBUCHER, Max, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, 3e édition (refondue), vol. I, p. 60-84, Paderborn, 1933. La bibliographie de ce dernier ouvrage, si récent qu'il soit, présente toutefois quelques lacunes assez regrettables.

inattendue. La recherche historique s'avéra plus laborieuse qu'on ne l'avait prévu. Car il n'existait aucune monographie d'ensemble sérieuse sur ces monastères. L'historique dut donc être refait à nouveaux frais. L'étendue de la recherche détermina aussi l'ampleur de l'exposé. De plus une heureuse découverte de feuillets de papyrus coptes faite lors de la première visite de l'auteur aux monastères en 1920 invitait tout naturellement aussi à la publication de ces textes. Ainsi l'ouvrage, primitivement conçu en un volume unique et dans une intention nettement archéologique, finit par comprendre les trois gros in-quarto, dont l'édition vient de s'achever : les *New Coptic Texts* (1) qui contient l'édition commentée des textes découverts en 1920, l'*History* (2) qui contient non pas l'histoire des monuments mais bien celle des établissements monastiques de la région depuis leur origine jusqu'à nos jours, enfin l'*Architecture and Archaeology* (3), ce dernier volume seul directement réservé à l'édition des photographies et planches (4), ainsi qu'à leur commentaire historique, archéologique et artistique. Nous nous trouvons donc en présence aujourd'hui, non pas d'un simple album de vues introduites et commentées, comme l'œuvre avait été initialement projetée,

(1) *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrûn.* Part I : *New Coptic Texts from the Monastery of saint Macarius*, by Hugh G. Evelyn WHITE. New York, 1926, XLVIII-304 pp., 28 pl., in-4°, 12 dollars broché, 15 dollars relié.

(2) *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrûn.* Part II : *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, by Hugh G. Evelyn WHITE (edited by Walter HAUSER). New York, 1932, XLIV-499 pp., 8 pl., in-4°, 15 dollars broché, 17,50 dollars relié.

(3) *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrûn.* Part III : *The Architecture and Archaeology*, by Hugh G. Evelyn WHITE (edited by Walter HAUSER). New York, 1933, XXXIV-272 pp., 18 illustr., 93 pl., 15 dollars broché, 17,50 dollars relié.

(4) Le nombre des photographies et planches s'était accru en 1920-1921, au cours des voyages de l'auteur et de ses compagnons de travail, H. Burton et W. Hauser. Burton se chargea de la prise de photographies, ce qui ne se fit pas toujours sans difficulté, ni péril même parfois, un certain nombre d'endroits à photographier étant d'accès dangereux, et de plus passablement obscurs (voûtes, etc.) ce qui nécessita l'emploi de réflecteurs. Hauser prit sur lui la vérification des plans et tracés déjà faits par Palmer Jones et en compléta fort avantageusement la série.

mais bien plutôt d'une reconstitution d'ensemble de l'histoire des monastères de Nitrie et de Scété où le philologue, l'archéologue et l'historien se sont prêté un mutuel concours au plus grand profit de l'œuvre commune (1).

Situation géographique.

Pour juger à sa juste valeur ce que fut le monachisme nitriote, ses méthodes ascétiques et son influence, il faut sans doute tout d'abord se rappeler que les solitudes où il fut pratiqué ne représentent qu'une de ces multiples terres d'élection, particulières à l'Égypte, où de longs siècles durant s'exerça, comme en autant de palestres, l'activité ascétique de ceux qui visaient à une vie plus parfaite. Situées dans la région occidentale de la Basse-Égypte, elles ne doivent faire oublier ni celles de la Moyenne, ni celles de la Haute-Égypte qui constituent à proprement parler ce qu'on s'est accoutumé d'appeler la Thébaïde. En fait, le monachisme sous toutes ses formes, anachorétique, semi-anachorétique, cénobitique a été florissant en ce pays partout où le désert, voisin des régions peuplées, offrait aux âmes avides de perfection et dégoûtées du siècle, un refuge et une solitude (2).

(1) Faut-il ajouter que l'édition a été faite avec le plus grand soin et avec un luxe d'impression qui manifeste à la fois et la puissance des moyens financiers de l'Institut éditeur (appuyé il est vrai, par les largesses d'un mécène, Sir Edward S. HARKNESS), et la volonté de ne rien omettre qui fût de nature à accroître l'agrément de la lecture.

Le plaisir que l'on ressent à la compulsion de l'ouvrage se nuance toutefois de regret à la pensée de la disparition tragique de l'auteur, survenue au moment où il pouvait espérer commencer à jouir des premiers fruits de son immense labeur. C'était au temps où Evelyn White corrigeait les premières épreuves des *New coptic Texts*. Sa mort subite laissa achevés seulement en première composition et ayant besoin de révision les deux autres volumes sur l'*History* et l'*Architecture*. Il faut évidemment tenir compte de ce fait pour juger avec équité cette partie de l'ouvrage. Huit ou neuf ans devaient s'écouler encore avant que ces deux volumes pussent paraître. Ils portent donc, outre la signature d'Evelyn White, celle du continuateur, Walter Hauser, qui pourvut au travail ingrat de la révision et de l'édition, sans toutefois rien changer aux idées ou jugements de White.

(2) Il n'entre nullement dans notre intention, en cet article, de situer avec précision le monachisme nitriote dans le cadre général du monachisme égyptien. L'examen des influences réciproques entre les grands fondateurs :

Que l'on trace donc sur une carte de la Basse-Égypte un trait oblique dont les extrémités coïncident avec Alexandrie et Le Caire, l'on détermine de la sorte *grosso modo* la limite sud-ouest de la région très fertile et populeuse du delta. Sur ce seuil même du désert, à quelque 50 km. S.-E. d'Alexandrie et dans le voisinage désertique de l'actuel village d'El Barnûgi, s'étalait, il y a quinze siècles, si nous en croyons Evelyn White, une première série de solitudes monastiques qu'il faut identifier avec l'ὄρος τῆς Νιτρίας le « Mont » de Nitrie que mentionnent les anciens documents, région sauvage et inféconde qui n'a d'ailleurs rien de bien accidenté, le terme grec ὄρος = mont, qui correspond assez bien au terme arabe *gebel*, ne signifiant en l'occurence qu'une étendue désertique légèrement relevée et inhabitée (1). Aujourd'hui il ne reste plus aucune trace de ces établissements

Antoine, Pachôme, Macaire, etc., et par conséquent des relations variées entre leurs œuvres exigerait une étude considérable. Rappelons ici uniquement quelques lignes plus importantes de la carte monastique égyptienne à cette époque avec les différenciations qu'elles délimitent.

Le monachisme égyptien s'est surtout développé, et simultanément, en deux façons fort différentes l'une de l'autre : celle d'Antoine (vie anachorétique ou semi-anachorétique) et celle de Pachôme (vie cénobitique). Jusqu'à la fin du IVe siècle la première forme prévalut de la région de Lycopolis (Assiout) à la Méditerranée (monastères de Saint-Antoine, Saint-Paul, Pispir, Fayoum, Nitrie et Scété, etc.. tous ces monastères sauf ceux de Nitrie et Scété qui sont rangés parmi ceux de la Basse-Égypte, appartiennent déjà à la Thébaïde). La forme pachômienne (Pachôme, Schnoudi) se développa au sud de Lycopolis (Tabennesi, Pabau, Chenoboskion, Monastère Rouge (Sohag), Monastère Blanc (Atripe), ce dernier étant celui d'Apa Bgoul puis de Schnoudi; tous ces monastères appartiennent aussi à la Thébaïde). Dans la suite la forme pachômienne s'étendit partout, même dans la Basse-Égypte, à Alexandrie et ailleurs, et finit par prévaloir. Cfr LADEUZE, P., *Étude sur le cénobitisme pakhômien*, Louvain, 1898, p. 202.

(1) La localisation de l'ὄρος τῆς Νιτρίας a toujours été une question controversée. Evelyn White a consacré à ce problème un chapitre entier, très original et très personnel, de son *History* (p. 17-42 : *The Topography of the Mount of Nitria and Scetis*). Sa preuve se base surtout sur la coïncidence du nom arabe El Barnûgi avec le nom copte Mont de Pernoudj, dénomination correspondant dans les documents à celle de l'ὄρος τῆς Νιτρίας des anciens. Elle s'accorde avec une multitude d'autres indices, topographiques et littéraires, sans toutefois nous apparaître absolument décisive.

monastiques. Dans les environs assez immédiats de ces premières solitudes, c'est-à-dire au maximum à une douzaine de milles (environ 16 à 18 km), et plus avant dans le désert sans qu'on puisse toutefois avec précision en fixer la place (probablement près d'El-Muna), se forma peu de temps après un second groupement de huttes de solitaires qu'on appella *Les Cellules* (τὰ κελλία, cellae, cellia) (1). Ici encore le temps a fait son œuvre, œuvre de destruction complète : comme au Mont de Nitrie la monotonie du désert a remplacé aujourd'hui l'activité des ruches ascétiques. Enfin, si prenant encore pour point de départ le Mont de Nitrie l'on s'enfonce résolument cette fois en plein désert face au sud à deux journées de marche (60 à 65 km.), l'on atteint alors l'extrémité occidentale de la vallée connue par les Arabes jusqu'à nos jours sous le nom de Wâdi 'n Natroun, la Vallée du Nitre (2), appelée de ce nom à cause des exploitations de nitre qui s'y rencontrent (3), mais désignée principalement dans les anciens textes monastiques sous celui de Scété (4). Cette vallée, qui était occupée dans une grande partie de sa longueur par des agglomérations monastiques se prolonge en direction N.O.-S.E. vers Memphis ou plus exactement vers Misr (Le Caire). Des quatre monastères de cette vallée aujourd'hui encore habités, Dêr abu Makar, Dêr anba Bishoi, Dêr es Surian, Dêr el Baramus (5) le premier nommé, le plus oriental, est distant

(1) Démonstration du fait, *History*, p. 24-26.

(2) Cette dénomination de Wâdi 'n Natroun remonte au XV^e^ siècle. Celle de Wâdi Habib, la « Vallée d'Habib », que les écrivains arabes lui donnèrent antérieurement provient du fait qu'un compagnon du Prophète, ainsi dénommé, après avoir pris part à la conquête de l'Égypte (milieu du VII^e^ siècle), s'y retira pour y passer la fin de ses jours (*History*, p. 274).

(3) L'exploitation du nitre, très ancienne, se poursuit encore de nos jours. La *Salt and Soda Company* qui y dirige une entreprise a même fait construire un chemin de fer privé qui relie la vallée au delta.

(4) Le nom de Scété (Σκῆτις, Scete, Scitium) est d'une étymologie obscure. Il ne dérive pas, en tout cas, du mot ἀσκητής, comme on l'a cru parfois. Par ailleurs, la mention que Ptolémée fait des *Nitriotae* « habitants de la Nitrie » ne coïncide nullement avec les habitants de la Nitrie (ou Scété) actuelle. Ils habitaient plus au sud la région du Fayoum.

(5) Le mot Dêr signifie *couvent*. Ce sont donc les couvents de l'abbé Macaire, de l'abbé Psoius, des Syriens, des Romains.

de cette dernière ville de 80 à 90 km. à vol d'oiseau, tandis que le dernier, le plus occidental, s'en écarte davantage d'une vingtaine de kilomètres en direction N.-O.

Implacablement brûlée par les feux du soleil, vide d'ombrages, désespérément morne, à peine coupée de timides ondulations et parsemée dans sa dépression centrale, inférieure au niveau de la mer, de lacs marécageux, bordés de joncs et d'une steppe d'herbe drue et sans véritable fécondité, s'étendant largement entre des versants aux contours assez capricieux mais dont l'inclinaison est en général fort douce (1), la vallée de Nitrie ou de Scété n'a rien en elle-même qui eût pu lui mériter une attention spéciale de la part des moines. Rien en elle en tout cas de cette sauvagerie et de cette fantaisie échevelée des antres obscurs, des rochers en surplomb, des crêtes déchiquetées que les artistes n'ont que trop abusivement données pour cadre aux épisodes célèbres de la vie des solitaires (2). Presque partout le sol est de sable tantôt dur tantôt mou et semé de silicates nitreux, double désagrément qui, joint à ceux de la chaleur et de la lumière aveuglante du soleil, rend singulièrement peu agréables la marche et l'existence en ces parages. Les animaux y sont rares et c'est en vain que l'homme y chercherait de quoi pourvoir à sa subsistance (3). Endroit propice tout de même à la réflexion

(1) Le sommet le plus élevé du versant méridional ne dépasse pas les 170 mètres et est situé à une bonne quinzaine de kilomètres de la ligne centrale de dépression.

(2) Il n'y a guère de rochers que sur les parties les plus accidentées du versant méridional.

(3) Ce n'est pas toutefois que dans la dépression centrale où l'eau se rencontre la culture n'y soit possible, bien que la salure des lacs et des sources ne la favorise guère (Cfr *Architecture*, p. 83). Il y a aussi de-ci de-là quelques sources d'eau pure. Les monastères actuels sont pourvus de jardins où poussent palmiers, oliviers, vignes, légumes variés tels que l'ail, les oignons etc. Ils font, il est vrai, la fierté des moines. Au IX^e^ siècle, l'économe du monastère de Saint-Macaire, Shenûdeh, était parvenu à créer dans les environs des cultures assez étendues (*History*, p. 301; *Architecture*, p. 54-55). C'est donc bien plus faute d'irrigation et de soin que par infécondité naturelle que ce sol est devenu si ingrat. Quant à l'aridité générale de la contrée et à ses dangers, les anciens documents nous en ont laissé quelque description (*Histoire des moines*, trad. RUFIN, ch. XXIX) : « Est

et à la méditation, où tout proclame à l'âme religieuse la vanité des choses de la terre et où le vide même des créatures appelle invinciblement par son contraste la plénitude du Créateur.

Telle est la description *géographique* de ce monachisme nitriote dont le *Museum of Art* de New-York et ses collaborateurs ont voulu nous faire connaître les « reliques » matérielles, architecturales et artistiques, en les décrivant dans l'enchâssement de leur milieu historique et littéraire. Ces reliques, c'est-à-dire, au concret, les quatre couvents aujourd'hui encore habités, mentionnés plus haut et les ruines des autres, sont toutes concentrées dans la seule vallée désertique du Wâdi 'n Natroun. Le tome III sur l'*Architecture and Archaeology* consacré à leur description et à leur analyse devait donc aussi forcément restreindre son champ d'étude à cette seule région (1). Dans l'examen historique par contre, où la documentation est importante, et s'étend aux trois groupements, du moins en ce qui concerne les sources anciennes (car à partir de la période byzantine les établissements du Mont de Nitrie et des *Cellules* n'ont plus guère laissé de trace dans la tradition littéraire), l'attention des éditeurs a pu se porter dans une certaine mesure sur l'ensemble du monachisme de la région nitriote (2). Les relations

autem in eremo vastissima positus, diei ac noctis iter habens de Nitriae monasteriis, et hoc nulla semita neque terrenis aliquibus colligitur vel monstratur indiciis, sed stellarum signis et cursibus pergitur ».

(1) La limitation du champ d'étude est mise en relief par le titre même du volume : *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrûn : Architecture...*

(2) A vrai dire, en ce qui concerne la période ancienne de l'histoire des monastères de Nitrie et de Scété, celle-ci nous était déjà trop bien connue par les sources classiques du monachisme égyptien (*Histoire lausiaque* de Pallade, *Histoire des moines*, *Apophthegmes*, *Vies des Pères*, etc.), pour que l'exposé d'Evelyn White nous apportât des conclusions vraiment neuves et originales. L'intérêt que l'on éprouve à lire ces pages provient bien plutôt de ce que l'auteur y a rassemblé avec soin, analysé avec sagacité et présenté avec à-propos et agrément les divers témoignages, travail qui n'avait pas encore été accompli jusqu'à présent avec un tel souci et une telle exhaustivité. En ce qui concerne les périodes byzantine et arabe, par contre, périodes moins intéressantes pour le grand public, moins étudiées aussi et restées relativement obscures même pour les spécialistes, son exposé neuf et original en

très étroites qui existèrent entre les trois centres, la nécessité d'élucider une fois pour toutes le problème de leur position respective, l'imprécision ou la généralité de sens de bien des textes, légitimaient amplement, imposaient même cette extension du sujet traité (1).

Histoire des fondations.

C'est aux premières décades du IVe siècle que les documents historiques permettent de fixer l'origine du monachisme au Mont de Nitrie, le premier en date des trois groupements ici étudiés (2). Une *Vie* de saint Fronto ou Frontonius a sans doute

bien des points (surtout en ce qui concerne le Haut Moyen Age) sera particulièrement bien accueilli. La plus grande partie des sources pour le Moyen Age est constituée par les récits d'*Annales*, de *Chroniques*, d'*Histoires* (Eutychius, Abu Salih, Sévère d'Ashmounein, Makrizi...) ou de *Synaxaires* (alexandrin, arabe jacobite, éthiopien). A partir des XIVe-XVe siècles, tandis que disparaissent graduellement les sources des genres précités, apparaissent par contre les sources occidentales constituées surtout par des *Mémoires*, *Lettres* ou récits de voyages des visiteurs d'Occident (Marino Sanuto vers 1320, Ludolphe de Suchem vers 1340, etc.). Leur nombre, assez considérable, absolument parlant (une quinzaine), reste cependant minime si l'on tient compte de l'étendue de la période (plus de cinq siècles) en sorte que cette partie de l'*History* est fort fragmentaire. Cette carence a été due aussi pour une part à l'impossibilité de pouvoir consulter les archives patriarchales ou gouvernementales qui auraient certainement fourni les détails les plus intéressants pour la période moderne et contemporaine. Cfr L. Th. LEFORT, dans *R H E*, t. XXIX, 1933, p. 988. On pourra encore compléter la série des sources utilisées par Evelyn White par l'une ou l'autre que renseigne ou emploie la petite *Étude sur le Wadi Natroun, ses Moines et ses Couvents* du prince Omar TOUSSOUN (Le Caire, 1931). Les conclusions de cet auteur qui semble avoir ignoré l'œuvre d'Evelyn White, et sur de nombreux points s'en écarte, sont moins solidement appuyées et beaucoup moins sûres.

(1) Cette extension de l'étude au point de vue historique est aussi mise en relief par le titre du volume : *The History of the Monasteries of Nitria and Scetis*.

(2) Mais non pas des établissements égyptiens en général. C'est à Antoine, semble-t-il bien, vers 305 environ, qu'est dû le premier établissement monastique lorsqu'il fonda son monastère près de la mer Rouge. Le monachisme pachômien est aussi antérieur, quoique légèrement seulement, à celui du Mont de Nitrie. C'est vers 318 que Pachôme a dû établir son monastère de Tabennesi (Cfr BUTLER, *Lausiac History*, t. II, p. C). Lorsque Athanase, peu après son élévation au siège d'Alexandrie (328), visita la

désigné comme son fondateur ce personnage énigmatique dont l'existence se serait écoulée au second siècle. Mais le récit est trop invraisemblable et trop mal appuyé par les documents pour qu'on ne l'appelle légende. Le fondateur authentique est Amon, figure d'ascète fort curieuse, qui sut unir l'état conjugal à la vie anachorétique. Orphelin dès son jeune âge, élevé par un oncle qui le força à se marier à vingt-deux ans, il garda la continence de commun accord avec sa femme. Celle-ci après dix-huit ans de cette existence l'invita un jour « à ne plus cacher davantage la lumière sous le boisseau » et à accomplir une totale séparation. Amon laissa donc femme et maison et alla s'établir seul au Mont de Nitrie. Son arrivée au désert date de 315. Il s'y bâtit deux petites cellules et y vécut encore vingt-deux ans. Mais deux fois l'an, dit Pallade qui nous a conservé son histoire, il retournait saluer son épouse (1).

Son exemple et la renommée de sa sainteté attira bientôt autour de lui un essaim de disciples et d'imitateurs; ainsi se forma sous sa direction spirituelle une communauté de solitaires. Le temps ne fit qu'accroître leur nombre. L'affluence fit même bientôt désirer à certains d'aller bâtir leurs cellules plus avant dans le désert. Un jour que le grand Antoine était venu saluer Amon, celui-ci lui dit : « Depuis que grâce à vos prières les frères se sont multipliés, quelques-uns d'entre eux souhaitent bâtir leurs cellules loin d'ici afin de pouvoir être en paix; à quelle distance de celles qui sont ici estimez-vous que ces cellules devraient être bâties? » Antoine lui répondit : « Prenons notre repas à la neuvième heure et alors, allons, avançons dans le désert et voyons la place ». Et lorsqu'ils eurent ainsi voyagé dans le désert jusqu'au moment où le soleil commença à disparaître, Antoine dit à Amon : « Prions et érigeons ici la croix. Que ceux qui désirent bâtir leur cellule, le fassent ici. Ainsi les moines de

Thébaïde, il trouva la communauté de Tabennesi déjà nombreuse et bien organisée.

(1) Sur l'histoire d'Amon ainsi que de la fondation et des premiers développements des établissements du Mont de Nitrie et aux *Cellules*, cfr *History*, p. 43-59 : *The foundation of the monastic settlement at the Mount of Nitria.*

là-bas (c'est-à-dire du Mont de Nitrie) qui voudront venir visiter ceux d'ici pourront prendre leur collation à la neuvième heure avant leur départ, et de même ceux d'ici qui voudront aller là-bas pourront faire de même. Ainsi tous pourront se visiter mutuellement sans grande distraction ». La distance, ajoute l'Apophthegme (1) est de douze milles (probablement environ 18 km.). Telle fut l'origine et la raison d'être du second groupement monastique de la région, celui qui fut appelé *Cellia*, « les Cellules », fondé, comme on vient de le voir, de commun accord par Antoine et Amon.

Les origines des communautés de Scété, plus enfoncées encore dans le désert, méritent aussi qu'on les raconte (2). A leur sujet comme au sujet de celles du Mont de Nitrie, la légende a rejeté ces origines dans le lointain le plus reculé. La Sainte Famille, affirme-t-elle, aurait atteint dans la fuite en Égypte, la branche la plus occidentale du Nil qui forme la limite ouest du delta. De cet endroit elle aurait contemplé le désert, et la Vierge Marie l'aurait béni dans la prévision des louanges et des prières qui s'y élèveraient un jour. D'autres récits mettent la bénédiction sur la bouche de Jésus lui-même. Mais si jolie que soit la légende, qui jamais la croira ?

L'histoire vraie de ces établissements ne débute qu'à la fin de la première moitié du IVe siècle. Et elle est intimement jointe à celle de saint Macaire (3). Existence bien originale également que celle-ci ! Cet ancien chamelier, originaire de la Basse-Égypte (né vers 300), avait eu comme tel déjà, dans sa jeunesse, de fréquentes occasions de visiter les exploitations de nitre de la vallée. S'étant converti, on ne sait trop à quel propos, à une vie

(1) *Apophthegmata Patrum*. Antoine, XXXIV; MIGNE, *PG*, t. LXV, c. 85-88.

(2) Cfr *History*, p. 60-72 : *The foundation and early history of Scetis*.

(3) Sur ce personnage cfr *History*, p. 60-72; 79-80; 115-120. Ce saint Macaire surnommé « le grand », fondateur des établissements de Scété, doit être soigneusement distingué de saint Macaire l'Alexandrin qui fut moine au Mont de Nitrie, aux *Cellules* et à Scété et mourut vers 393-394. Sur ce dernier et ses austérités extraordinaires, cfr *History*, p. 55-59; 90-91. Cfr *infra*, p. 134, n. 1.

plus parfaite, il commença par faire profession de vie ascétique dans son village même. On l'y ordonna diacre contre son gré. Une odieuse calomnie supportée sans aigreur en fit, à la découverte du mensonge, un objet de vénération de la part des paysans; il s'enfuit alors au désert.

Il y arriva vers 330, à ce qu'il semble. Une grotte lui servit tout d'abord quelque temps de refuge, puis gêné par la proximité des exploitations de nitre il s'enfonça davantage dans la solitude. Il creusa alors dans une petite éminence rocheuse deux étroites cellules dont l'une lui servit d'oratoire. Il y passait ses journées soit dans la prière soit dans la confection de corbeilles qu'il allait ou faisait vendre pour obtenir en échange ce qui lui était nécessaire à la vie. Comme pour Antoine, comme pour Amon, son genre de vie lui attira des imitateurs (venus probablement en partie du Mont de Nitrie) et ainsi se forma le premier établissement de Scété (vers 340), fondé et dirigé par Macaire lui-même et qui, localement, coïncide, selon toutes probabilités, avec le monastère actuel de Baramus (1). Ce ne fut d'ailleurs pas là l'unique fondation du grand ascète. Au bout d'un certain temps, impossible à préciser, et alors que cette première communauté était déjà fortement organisée, Macaire se décida, on ne sait trop pour quelle raison, à aller s'établir dans une autre région. Il se retira alors à l'extrémité orientale de la vallée sur un roc formant éperon sur le versant sud et dominant à quelque distance de la plaine l'endroit où s'élève aujourd'hui encore le couvent de Saint-Macaire. Tout autour de lui, ou mieux en bas dans la

(1) Le nom de Baramus est une translitération du copte Pa-Romeos qui signifie « (le monastère) des Romains ». Il est sûr que deux étrangers y vécurent dès le IVe siècle et y furent honorés. La tradition copte les a plus tard identifiés, mais sans raison, avec les saints Maxime et Domèce. On pourrait aussi conjecturer que le nom de Baramus a été donné tardivement au monastère parce qu'il aurait été dans les débuts habité surtout par l'élément grec et étranger (« romain »). Ou encore que la population de ce monastère serait restée fidèle à l'orthodoxie catholique suffisamment longtemps pour lui mériter cette appellation (étant « romain » tout ce qui tenait pour les byzantins c'est-à-dire les melchites). Ces hypothèses sont plausibles mais n'ont aucun appui dans les documents.

plaine, l'essaim de disciples, anciens ou nouveaux, ne tarda pas à se reformer. Et c'est ainsi que se créa un nouveau centre monastique, celui de Saint-Macaire qui porta le nom de son fondateur en souvenir de sa mort à cet endroit. Il était distant de plus de vingt kilomètres du premier, celui de Baramus. Puis entre eux se formèrent assez rapidement deux autres encore, dus à d'anciens disciples influents du fondateur, et désignés depuis par leurs noms : ceux de Jean Colobos (c'est-à-dire le Petit ou le Nain) (1) et d'anba Bishoi (2). Ces quatre groupements, les plus fameux de la région et dont on constate déjà l'existence à la fin du IVe siècle, furent dans la suite communément appelés « les quatre monastères » ou les « quatre laures » (3). Au cours des temps un grand nombre d'autres furent encore fondés dans leurs parages et le reste de la vallée (4).

(1) Sur ce personnage, disciple indirect de saint Macaire, cfr *History*, p. 107-111.

(2) Sur ce nom dont le correspondant grec est Ψώϊος mais qui pourrait cependant aussi désigner un certain Paesius, cfr *History*, p. 111-115.

(3) Sur toute la question — assez embrouillée — de l'origine et de la chronologie des « quatre monastères », cfr *History*, p. 95-115 : *The rise of the four monasteries of Scetis*... La conception de White que nous avons exposée nous paraît la meilleure.

(4) Le nombre et l'époque d'origine des monastères qui s'élevèrent encore dans la suite à Scété est malaisé à établir. Il se forma d'abord vers la fin du sixième siècle les quatre nouveaux monastères de la Theotokos, « doubles » des quatre premiers monastères. Nous aurons à expliquer plus tard ces dénominations. Du sixième au neuvième siècle il en apparut d'autres encore : le monastère de Moyse (*History*, p. 303-304); celui de Jean Kamé (*Hist.*, p. 305-308); celui des Syriens (*Hist.*, p. 309-318), mais celui-ci n'est en réalité que le monastère de la Theotokos « double » de celui d'Anba Bishoi; puis ceux des arméniens et des abyssins (*Hist.*, p. 365-370) auxquels il faut ajouter le petit monastère de Saint-Anub (*Hist.*, p. 369), etc. Il faudrait ajouter nombre de cellules ou laures secondaires parfois considérables (*Hist.*, p. 361-363) souvent ravagées ou même détruites par les barbares mais relevées de leurs ruines au prix d'une inlassable persévérance. Il ne reste donc plus habités aujourd'hui que trois des quatre monastères primitifs : Baramus, Saint-Macaire, et Anba Bishoi, plus le double de ce dernier (situé à peine à 500 mètres de distance) : le monastère des Syriens, autrefois nommé : de la Theotokos d'Anba Bishoi. Du reste il ne se présente plus que des ruines. **Cfr *Architecture*, p. 50-54 : *The Environs of the Monastery (of saint Macarius)*;**

Monastères et Vie monastique aux IV^e^ et V^e^ siècles.

Rien n'est plus trompeur pour désigner les groupements nitriotes primitifs que ce mot de « monastère » si on l'emploie dans sa signification moderne usuelle. Le « monastère » ne consista originairement qu'en une église construite en plein désert, et autour de laquelle, dans un rayon varié, s'éparpillait sans ordre la multitude des cellules construites par les moines au gré de leur inspiration. Le moine était alors ce que le mot désigne étymologiquement en toute rigueur : « celui qui vit seul » (μονάζων). L'idéal monastique des fondateurs du monachisme nitriote, d'Antoine, d'Amon, de Macaire (qui vécurent l'un et l'autre sous l'influence d'Antoine, même s'ils ne furent pas à proprement parler ses disciples) (1) était le complet détachement actuel de ce monde réalisé par l'individu dans la vie anachorétique, idéal fort différent de celui que Pachôme dans le même temps proposait déjà par sa *Règle* et l'organisation de ses monastères de Moyenne et Haute-Égypte. Le moine perdu en sa solitude et son dénuement travaillerait ainsi, pensait-on, beaucoup mieux et de toutes ses forces à se dépouiller de lui-même et de l'esprit du monde pour se « convertir » uniquemnet vers Dieu dans le recueillement, la prière et la méditation.

L'expérience montra d'ailleurs bien vite à ces premiers maîtres spirituels égyptiens que l'idéal de perfection conçu par eux ne se laissait pas si facilement atteindre qu'ils le pensaient par les moyens au fond assez simplistes mis en œuvre pour y parvenir.

La nature humaine, si éminemment sociale, possède des droits qu'on ne viole pas en vain. Il est faux de croire que

p. 221-224 : *The Monastery of John the little and other ruined monasteries.*

Quand il y a quelque trente ans, l'expédition K. M. Kaufmann sillonna, au cours de ses recherches, les vastes solitudes du Wâdi 'n Natroun, elle rencontra les restes d'au moins dix-sept établissements monastiques dans le territoire de Scété et de Nitrie (c'est-à-dire pour lui le Wâdi 'n Natroun) sans compter la multitude des cellules qui se rencontrent à proximité des quatre monastères actuels *(Die Menasstadt*, I, Leipzig, 1910, p. 10).

(1) Sur cette question des relations entre Antoine, Amon et Macaire, cfr *History*, p. 49 et 67.

l'homme radicalement privé de biens terrestres et anémié par le jeûne et les veilles est mieux armé qu'un autre pour éviter les tentations et croître en vertu. Le retour sur soi engendre vite la contention, principe d'innombrables maladies de l'âme; et l'attention perpétuellement fixée sur le même objet, fût-il le plus sacré : Dieu lui-même, ne va pas sans danger pour l'équilibre de l'esprit.

Aussi dès le début, ou presque, avait-on cherché à prévenir de tels maux. Antoine lui-même avait déjà entrepris une certaine éducation graduelle de ses moines. Sans doute, conservant inviolés et sa conception idéale de la vie monastique, et les moyens d'y parvenir, maintient-il dans son aspect essentiel l'allure générale de leur vie : l'anachorétisme. Mais il sera bon cependant que ce mode d'existence désormais soit précédé d'une sorte de noviciat, de temps indéterminé, et qui peut même aller jusqu'à la fin des jours selon les nécessités, les tempéraments ou même simplement les désirs individuels (1) et pendant lequel les candidats resteront plus ou moins groupés dans une sorte de campement central, répartis en des cellules assez rapprochées les unes des autres, sous la direction et la surveillance plus immédiate du maître spirituel ou chef de la communauté. La constance et la résistance des candidats ayant été éprouvées, il était alors loisible à ceux-ci de s'enfoncer dans la pleine solitude du désert et de ne plus conserver avec la communauté que des relations assez espacées. L'idéal de la solitude absolue — si jamais d'ailleurs il exista dans toute sa rigueur — fut abandonné même pour ces derniers anachorètes; car ils furent invités à ne pas rompre toute sujétion à l'égard d'un maître ascétique — soit le chef de la communauté soit du moins le chef d'une de ses

(1) Il ne faut pas oublier que la liberté personnelle a toujours été fort ménagée dans tout le monachisme antique. L'obligation des vœux ne faisait pas partie de l'état monastique. Le moine restait libre de concevoir sa vie monastique comme il l'entendait, de la cesser, de la reprendre. Et s'il s'engageait dans quelque communauté il suffisait qu'il observât les règles qu'impose tout genre de vie en commun. Absence d'obligation ne dit pas toutefois absence de conseil et d'invitation.

sections — et de plus il était bon qu'ils rentrassent pour la synaxe, chaque samedi et dimanche, au centre monastique, sorte de *week-end* spirituel et corporel où l'audition de la messe et la réception de la communion fortifiaient surnaturellement l'âme, tandis qu'une agape fraternelle, rompant le jeûne, reposait le corps.

Tout le monachisme nitriote, que ce soit celui du Mont de Nitrie, des *Cellules* ou de Scété a été pour l'*essentiel* (1) conçu sur ce plan et son organisation sociale et économique établie en conséquence (2).

Il y avait, par exemple, au Mont de Nitrie vers 400 une cinquantaine de cellules, ou «tabernacles», communes serrées autour de l'église et qu'habitaient un nombre fort considérable de moines (3). A la même époque, et au même endroit, le chef de la communauté, le «Père des moines» ou abbé (4) apparaît aussi déjà

(1) Chacun de ces groupements eut aussi évidemment ses caractéristiques. Ainsi les *Cellules* apparaissent plutôt comme une sorte de filiale, de dépendance, un complément du Mont de Nitrie, économiquement même rattaché à lui. La sauvagerie du site y invitait aussi davantage à la vie anachorétique. Quant à Scété la plus grande caractéristique est peut-être cette rapide multiplication des possesseurs du pouvoir de l'abbé puisqu'il y en avait déjà certainement quatre à la fin du IVe siècle. Là plus qu'ailleurs dans les premiers temps du moins dut s'épanouir à l'extrême la vie anachorétique.

(2) Comme notre description dans les pages suivantes s'est inspirée en grande partie des deux chapitres de l'*History* intitulés : *The monastic system during the fourth and early fifth century* (p. 168-188) et *Particular aspects of monastic life during the fourth and early fifth century* (p. 189-216) nous y renvoyons le lecteur pour toutes les références. Ces deux chapitres sont très riches en détails concrets et évocateurs : sur la profession monastique, la conception ascétique et spirituelle des moines, la prise d'habit, l'habit monastique et ses parties; la vie quotidienne et son ordre du jour, austérités, visites mutuelles, la synaxe hebdomadaire, les cellules et leur mobilier, etc. Beaucoup de ces détails sont fournis par l'*Histoire lausiaque* de Pallade et l'*Histoire* (anonyme) *des moines*.

(3) Il nous paraît toutefois peu probable que la population *moyenne* des cellules atteignit une centaine de moines. L'évaluation de White repose sur ce point, croyons-nous, sur une interprétation inexacte des textes.

(4) Le sens du mot ἀββᾶς, abbé, est assez différent dans son acception moderne et ancienne. Le sens actuel manifeste davantage la supériorité de juridiction, le sens ancien insiste davantage sur le sens de supériorité spirituelle. De là l'application du mot beaucoup plus large qui en était faite dans les anciens textes.

entouré d'un *presbyterium* (πατέρες, γερόντες) sorte de conseil, composé, à ce qu'il semble, en plus de l'abbé, de sept membres, tous prêtres, mais dont les attributions sont restées très obscures, car les fonctions essentielles du gouvernement restaient entre les mains de l'abbé : il était en effet établi à vie, célébrait seul la messe, le dimanche, pour tous les frères, donnait les instructions spirituelles, portait les décisions et rendait les jugements. Peut-être ceux-là jouissaient-ils d'un certain droit de consultation, faisaient-ils office de conseillers, exerçaient-ils un certain contrôle sur la communauté et, lorsque la nécessité s'en faisait sentir, une certaine action morale modératrice sur l'abbé lui-même.

L'organisation matérielle aussi des groupements monastiques devint de plus en plus compliquée. L'approvisionnement en vivres et autres objets nécessaires à la subsistance des milliers de moines (il y en avait au seul Mont de Nitrie trois mille à l'époque de Rufin et cinq mille à celle de Pallade) dut poser de graves problèmes. Il fallut établir des intendants ou économes (œconomi). On peut, par le dépouillement attentif des textes, dresser une liste considérable des divers bâtiments, corps de logis ou dépendances qui au début du v^e^ siècle formaient la « centrale » d'un groupement : cuisines, boulangeries, caves et celliers, hangars, etc. On parvint même à créer au Mont de Nitrie un certain nombre de jardins. Les récits rapportent aussi qu'un moine Apollonius passa vingt ans de sa vie à visiter les malades dans leurs cellules et à leur distribuer des médicaments puisés à son apothèque. Il n'y avait pas, semble-t-il, d'hôpital pour les malades; gravement atteints, on les transportait dans l'église soit qu'on n'eût pas d'autre local, soit qu'on estimât celui-ci spécialement protégé de Dieu. Près de l'église, au Mont de Nitrie, et aux *Cellules* du moins, avait été construite la maison des hôtes (ξενοδοχεῖον) où les étrangers pouvaient séjourner jusqu'à trois ans à condition toutefois de n'y pas rester plus d'une semaine oisifs. Les établissements de Scété, eux, ne possédèrent pas du moins dans leurs origines de telles auberges, peut-être parce que les visiteurs qui osaient s'aventurer à deux jours

de marche dans le désert étaient relativement peu nombreux. S'il s'en présentait, ils logeaient dans la cellule hospitalière d'un moine.

Par contre les moines de cette dernière région se trouvèrent bientôt dans la nécessité d'enrichir leurs monastères d'une sorte de constructions qui s'harmonise fort peu avec la sereine tranquillité des lieux consacrés à la prière. L'isolement des monastères de Scété, s'il leur procura des avantages, les soumit aussi à des coups redoutables. De tout temps le désert a constitué le royaume rarement soumis des bandes pillardes et nomades. Ses vastes espaces se font les complices insconcients de leurs méfaits, loin d'être pour elles un obstacle. Dans leur immensité, le voyageur perdu ou l'habitant solitaire sont livrés presque sans défense et sans espoir de secours rapides à la rapacité de ces troupes sans foi ni loi. Ni le prestige des solitaires, ni leur profession chrétienne et religieuse ne furent capables de réfréner la cupidité de ces bandits du désert qu'attirait, des frontières orientales de la Lybie ou d'ailleurs, sinon l'appât du pauvre mobilier des cellules, du moins celui des magasins remplis de provisions et des églises. Durant la première moitié du Ve siècle, on ne compte pas moins de trois de ces razzias dévastatrices, accompagnées toujours de meurtre et de pillage (1). C'était alors la fuite éperdue des moines, pour un temps du moins. Le danger passé, le grand nombre rentrait, mais de telles épreuves nuisaient cependant extrêmement à la croissance des établissements. L'expérience des mauvais jours rendit bien vite d'ailleurs les moines industrieux. Les centres monastiques se garnirent de ces tours carrées (appelées ensuite par les arabes *kasr*), suprêmes refuges en cas de détresse, et qui aujourd'hui signalent encore de loin l'approche du monastère. L'une d'entre elles est déjà mentionnée dans le récit qui nous est resté du massacre des quarante-neuf martyrs (vers 444). Quand les barbares se

(1) Sur ces bandits (appelés dans les documents soit du nom général βάρβαροι soit aussi d'après leur nom de tribu ou mieux de race Μάζικες) et leurs razzias, cfr *History*, p. 153-167.

présentèrent devant les moines, l'abbé Jean appela à lui tous ceux qui comme lui aspiraient au martyre, tandis que ceux qui, déclinant un tel honneur, préféraient sauver leur vie, n'avaient qu'à se réfugier dans la tour. Quelques-uns des moines prirent ce dernier parti, mais quarante-huit restèrent au dehors autour de l'abbé et furent abattus avec lui par les brutes. Avec le temps on estima plus sage encore d'envelopper l'église et les magasins dans une haute enceinte et c'est ainsi que peu à peu les monastères de Scété acquirent l'aspect si caractéristique qu'ils ont gardé jusqu'à présent.

On peut sans peine se représenter le genre d'occupations et l'ordre du jour habituel des moines. La plupart, issus de la campagne égyptienne, rudes et grossiers paysans, manquant d'éducation et de lettres, se contentaient, en plus des heures consacrées à la prière, d'exercices et travaux purement manuels; le travail était en effet en honneur, quoiqu'il ne dût jamais devenir un obstacle à la méditation. La fabrication de corbeilles, de paniers, de nattes tressées au moyen de joncs ou de feuilles de palmes était la plus commune des occupations; au jour fixé l'ouvrage était rassemblé et porté à la ville pour y être vendu ou échangé. Mais il n'était pas rare non plus que l'époque de la moisson dans le delta étant arrivée, plusieurs y descendissent pour aider les fermiers et mériter ainsi en retour le blé qui était nécessaire à leur subsistance ou pour leurs largesses aux pauvres. Quelques-uns enfin parvenaient à entretenir auprès de leurs cellules un petit jardin, mais c'était là l'exception car ce travail, peu rémunérateur, paraissait par contre absorbant et de nature à entraver le recueillement. Les autres moines, en nombre beaucoup moins grand, étaient de condition plus respectable, voire même supérieure. Ceux-ci ne dédaignaient ni la besogne administrative ni aussi l'emploi plus relevé de copiste de manuscrits soit pour les vendre ensuite, soit pour en enrichir l'église, soit aussi pour fournir à ceux qui savaient lire des ouvrages de spiritualité. Mais ce travail était moins bien vu de beaucoup dans la crainte qu'il ne provoquât quelque orgueil. Pour tous, l'occupation essentielle était la prière et la contemplation des choses divines.

Elle commençait très tôt, en pleine nuit, car il y avait alors un office nocturne psalmodié en commun par les membres des groupements secondaires rassemblés dans l'une ou l'autre cellule. C'était avec l'office du soir, célébré avant le coucher, le seul exercice journalier commun des moines. Ainsi le début et la fin de la journée étaient consacrés par la prière commune. L'office de nuit terminé, le temps se passait jusqu'à l'aurore en méditation. L'approfondissement de l'Écriture, des psaumes spécialement, que beaucoup avaient appris par cœur, en faisait généralement les frais. Puis commençait le travail de la journée. Il était mêlé ou entrecoupé de prières, de lectures — du moins pour ceux qui savaient lire — par lesquelles le moine se replongeait dans la pensée des choses saintes. Il semble bien qu'il y eut quelque repos vers l'heure de midi. Mais l'unique repas du jour n'avait lieu qu'à la neuvième heure, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi. Et encore, parfois dans l'excès de son austérité, le moine le retardait-il jusqu'à six heures du soir. La tradition avait fixé une limite maximum à la ration, pour écarter tout danger de gloutonnerie. « Nos Pères, disait l'abbé Moyse à Cassien (1), ont ordonné pour tous un repas composé de pain seulement, dont l'importance a été fixée à deux *paxamatia*, (sorte de petits pains, dont le poids global atteint à peine la livre) ». Si le pain, au centre monastique lui-même, pouvait se manger relativement frais, l'on imagine aisément la dureté qu'il pouvait acquérir, par contre, après quelques jours, dans la cellule de l'anachorète perdu dans le désert. Car la provision ne se renouvelait au mieux que chaque semaine et parfois même plus rarement encore. Aussi fallait-il souvent le tremper dans l'eau pour le rendre mangeable. Les *Apophthegmes* (2) ont rapporté l'histoire d'Isaïe de Scété, qui, un beau jour, après avoir abattu en pleine chaleur une moisson considérable de feuilles de palmes, ne parvenait guère à avaler sa portion. Il se mit à verser de l'eau saupoudrée de sel dans l'assiette où déjà trempait son

(1) *Collat.*, II, 19.
(2) *Apophthegm. Patrum.* Achillas, III; *PG*, t. LXV, c. 124.

pain. Malheureusement Achillas entra à ce moment dans la cellule, et voyant Isaïe s'occuper à cacher son assiette derrière le tas de feuilles de palmes : « Venez donc voir Isaïe, s'écria-t-il, en train de manger de la soupe à Scété. Décidément, ajouta-t-il, si tu tiens tellement à manger de la soupe, retourne plutôt en Égypte ! » L'emploi du sel était cependant permis et répandu. Certains remplaçaient parfois le pain par des fruits ou quelque sorte de salade, mais des légumes comme les oignons et des fruits comme les figues, les pommes ou les grappes de raisin étaient censés des délicatesses qu'on n'accordait qu'aux malades et aux débiles. L'huile n'était pas non plus ignorée, mais on pourra se figurer avec quelle modération s'en faisait l'emploi quand on saura qu'Évagre n'en consommait guère qu'une pinte tous les trois mois (1).

La seule boisson qui accompagnait ce repas déjà si frugal était constituée ordinairement par de l'eau, et en dehors de ce temps son usage ne semble pas avoir été toléré.

Après cette réfection corporelle, la première et la dernière de la journée, se chantaient en commun, dans les cellules, les psaumes et prières de l'office des vêpres et chacun se retirait chez soi, pour s'étendre sur un lit de feuilles de palmes et s'abandonner, quelques heures durant, au sommeil.

Le samedi et le dimanche toutefois la vie anachorétique et le jeûne étaient rompus. C'était alors le temps de rentrer au centre monastique, et dans l'église même, probablement faute d'un local plus grand, après la messe et la communion (2) se prenait en commun un repas de fraternité, une agape, composé de pain, de nourriture cuite et de vin, et durant lequel les convives s'entretenaient fraternellement. Les moines profitaient aussi de ces retours au centre monastique pour y rapporter le fruit

(1) PALLADE, *Hist. laus.*, XXXVIII.

(2) Bien des points particuliers restent obscurs dans cette question de la synaxe et de l'agape (*History*, p. 207-213). L'exposé de White nous semble hésitant et peut-être y aurait-il lieu de soumettre tout ce paragraphe à révision.

de leur travail hebdomadaire et s'approvisionner de nourriture et de matériaux de travail pour les jours suivants.

Telle était cette forme extraordinaire de vie, inouïe pour l'époque, qui venait de s'implanter dans une contrée encore fortement paganisée, et semblait un véritable défi du spiritualisme chrétien porté au sans-gêne romain et à la mollesse grecque. « Moment » important, à plus d'un titre, de l'histoire religieuse et nationale de l'Égypte, le monachisme de Nitrie et de Scété devait par ce radicalisme même de son ascétisme (1) prendre le relief d'un événement mondial. C'est ce qu'il nous restera à montrer prochainement au lecteur, ainsi que les étapes variées qu'il eut à franchir avant d'aboutir enfin à la forme de vie mitigée qui règne dans les quatre monastères qui subsistent encore aujourd'hui.

(A suivre) Ch. MARTIN, s. I.

(1) Radicalisme dans l'austérité surtout, qui plaçait d'emblée, à ce point de vue, le monachisme nitriote au-dessus de tous ses concurrents. Dans la conception pachômienne, par exemple, l'idéal et la vie du moine étaient réglementés et ramenés à des normes plus humaines. Il n'est pas douteux que les grands maîtres ascétiques de Nitrie et Scété n'aient dépassé par leurs austérités les plus avancés de Tabennesi. On connaît l'impression laissée par la visite de Macaire l'Alexandrin au couvent de Pachôme et les murmures des moines à la vue de cet homme si amaigri par les jeûnes et les austérités qu'il paraissait ἄσαρκος ἄνθρωπος (PALLADE, *Hist. laus.*, XVIII; BUTLER, t. II, p. 53, l. 1-2 : Θεασάμενοι οὖν πάντες οἱ ἀσκηταὶ ἐστασίασαν κατὰ τοῦ ἡγουμένου λέγοντες· Τοῦτον ἡμῖν πόθεν ἤγαγες τὸν ἄσαρκον εἰς κατάκρισιν ἡμῶν;). Ce tempérament dans l'austérité, imposé par Pachôme à ses moines, était d'ailleurs très psychologique et très sage. Il est même nécessaire pour des hommes destinés à vivre en communauté. Schnoudi qui voulut adapter le cénobitisme pachômien avec l'austérité antonienne fit plus de tort que de bien, en fin de compte. Cfr LADEUZE, *Le cénobitisme pakhômien*, p. 215 et suiv.